

# MUTATION SOCIETALE ET REDUCTION SCIENTIFIQUE DU DEVENIR DE L'HOMME

**AMON Angba Martin**

*Université Alassane Ouattara (Bouaké-Cote d'Ivoire), Département  
de philosophie  
amon.martin@yahoo.fr*

## **Résumé :**

*On ne peut occulter aujourd'hui le rôle décisif de l'activité scientifique dans la marche de l'histoire universelle de l'humanité. Mais cette conjonction science et société doit avoir une nature vitale tant dans le processus d'humanisation que dans la forme de société que l'homme voudra léguer aux générations futures. Notre objectif est de parvenir à une construction efficiente de la future société mondiale. De ce fait, la signification de l'activité scientifique requiert une démarche critico-normativiste comme une sorte de garde-fou. Mais cela n'est réalisable à condition que le progrès scientifique soit un vrai progrès humanisant, dénué de sa vision économico-centrique. La science dont nous avons le plus besoin, aujourd'hui, est une science de synthèse capable d'établir l'équilibre générique et cosmique propice, à l'épanouissement de nos possibilités psychosociales.*

**Mots clés :** *Éthique, Humanité, Mutation, Science, Société*

## **Abstract :**

*Today we cannot hide the decisive role of scientific activity in the progress of universal human history. But this conjunction of science and society must have a vital nature both in the process of humanization and in the form of society that man wishes to bequeath to future generations. Our goal is to achieve efficient construction of the future global society. As a result, the meaning of scientific activity requires a critical-normativist approach as a sort of safeguard. But this is only achievable on the condition that scientific progress is a true humanizing progress, devoid of its economic-centric vision. The science we need most today is a synthetic science capable of establishing the generic and cosmic balance conducive to the flourishing of our psychosocial possibilities.*

*Keywords: Ethics, Humanity, Mutation, Science, Society*

## **Introduction**

La valeur de l'objectivité scientifique trouve toute sa pertinence dans le culte du progrès scientifique de l'humanité. C'est dans ce contexte, que notre thème prend tout son sens, car toute mutation sociétale qualitative est réduite à la prouesse scientifique. Notre objectif est de parvenir à une construction efficiente de la future société mondiale en évitant ces pétrifications qui se nomment scientisme et philosophisme. Ce qui fait de la condition humaine une donnée exclusivement matérielle et rationnelle. En usant de la synthèse dialectique pour tenter de retrouver l'universel concret, nous nous inscrivons dans une synthèse vivante des forces progressives de l'humanité, où la convergence et l'échange entre science et société participe de l'émergence d'une nouvelle pensée de la condition humaine.

Le devoir-être social est une vision de l'existence qui ne doit pas occulter la conception de la vie bonne. La science exige une ontologie réaliste en termes d'impact perceptible sur la condition humaine et ce, de façon séculaire. Les savants décèlent les secrets de la nature en vue de créer les possibilités existentielles contributives à l'épanouissement de l'homme. Et le problème de l'activité scientifique est de surestimer le pouvoir de la science sans prendre en compte toutes les dimensions éthique, morale, spirituelle et culturelle de l'homme au-delà de ses besoins matériels. Le trait d'union entre la morale et la science s'établit difficilement quand on veut évaluer le parcours et l'histoire du progrès humain.

Le constat de l'influence de l'esprit scientifique se traduit dans la tournure que prend l'éducation de nos jours, tendant à privilégier dans l'enseignement général et universitaire, les sciences dites à fort impact social telles que (l'agronomie, le génie-civil, la biologie, la médecine, la chimie, la

technologie...). Cette démarche, loin de rétablir la justice sociale au-delà des inégalités sociales, artificielles, légitimerait l'inquiétude face au devenir de la société mondiale ou de la forme technocosmique que prend, de nos jours, la société humaine. Le degré de performance scientifique se déploie dans la transformation qualitative des conditions de vie de l'humanité. Cette prééminence de l'éducation rationnelle relativement à l'éducation générale est encore bien plus nécessaire, son fort impact social. En regard de l'évolution de la pensée systématisée par. A. Comte (1982, p.127), la culture scientifique offre des « résultats généraux les plus essentiels qu'[elle] est destinée à produire dans la société pour la rénovation du système intellectuel ». Notre hypothèse, est que, de nos jours, l'émergence de toute société s'articule autour de la maîtrise de l'intelligence artificielle ainsi que des lois de la physique quantique qui, représentent les sciences fondamentales.

L'arrimage des politiques de développement à la technoscience, conforte la sophistication des systèmes d'organisation et d'action sociaux. C'est dans cette perspective que s'inscrivent les mutations profondes d'où émergent les nouveaux modes de pensée et de vie observés chez les différents peuples du globe. Mais cette volonté de puissance de la science est-elle neutre ? quelle orientation technoscientifique l'humain doit-il adopter pour relever les défis du millénaire des générations futures ? On ne peut garder un mutisme coupable devant la frénésie des innovations scientifiques où le possible scientifique pose la problématique d'une vie moralement assumé. Dès lors, le dogme de l'omniprésence scientifique ne mettrait-il pas en péril la valeur travail de l'homme ?

## **1 - Impact scientifique et mutations sociétales**

Le dynamisme qui préside à la construction de nos sociétés

actuelles est l'œuvre d'une connaissance humaine. Elle s'est illustrée dans la science en générale et, dans le progrès technique en particulier.

### ***1.1. Le complexe société modernisée et dénaturation de l'homme***

Le processus ininterrompu du développement sociétal a considérablement transformé la condition humaine de façon séculaire. À partir de là, constate P. Fougeyrollas (1979, p.31), « l'évolution sociale aurait consisté et consisterait encore à différencier de plus en plus les tissus et les organes sociaux, c'est-à-dire les groupements et les institutions, de telle sorte que nos sociétés modernes devraient être considérées comme des organismes beaucoup plus complexes que les sociétés du passé ». Les idées mènent le monde. Et on peut dire qu'à l'ère du digital que la technologie façonne nos mentalités ainsi que les institutions et, à travers elle, la vie matérielle des sociétés.

La trajectoire scientifique des mutations politique, sociale et culturelle voire psychologique ne peut se comprendre sans prendre en compte le devenir des peuples. Les profondes mutations sociétales marquent le défi civilisationnel de la science qui, permettent, par ricochet, de discerner les traits fondamentaux de la cosmologie, de la politique dans un univers devenu technocosmique. Cette reconfiguration de la société humaine est le résultat d'une raison instrumentale au service de l'humanité. Dans une telle société postmoderne dominée par la puissance des IA (intelligence artificielle), P. Fougeyrollas (1983, p.48) révèle que « la pensée humaine serait donc portée, par essence à établir des classifications, à mettre de l'ordre dans la réalité naturelle et sociale ». Cet ordre est le reflet d'une organisation systématique et systémique qui repose sur la capacité de l'intelligence artificielle à ouvrir des perspective d'une vie et d'un rapport social rationalisé et progressiste. Expérience faite, de l'avis de J. Mistral (2019, p.17), « le

néolibéralisme aboutit au vingt et unième siècle à un immense paradoxe à la fois historique, intellectuel et moral, car le grand retournement auquel il a procédé aboutit au rejet d'une mondialisation qui a pris les peuples comme dans un étau ».

Le devenir des rapports de production est tributaire du devenir de la condition humaine. Conformément à l'idéologie bourgeoise, selon P. Fougeyrollas (1983, p.48), elle a « considéré la pensée à partir d'une relation entre les pratiques techniques et les théorisations scientifiques, sans tenir compte du fait que cette relation n'a jamais cessé d'être plongée dans le développement de la vie sociale et, pour être plus précis, dans le devenir des rapports de production ». Or, la civilisation dite mécanique jadis, connaît un stade suprême à travers une concurrence technoscientifique des grandes puissances pour le contrôle du monde, voire de l'humanité. Le déploiement de la recherche scientifique légitime une logique de liberté et de perfectionnement tant de l'espèce humaine (l'eugénisme) que de l'environnement humain. Finalement la dichotomie nature et culture, primitif et civilisé devient la nouvelle rhétorique de l'évaluation de la culture technologique de chaque peuple et de leur capacité à s'accommoder et à maîtriser l'essor fulgurante de la science moderne.

### ***1.2. La responsabilité du savant dans la politique***

La science conditionne certes le progrès et la civilisation des peuples, mais sa gouvernance et son orientation ne peut être laissé au seul soin du politique. Une nouvelle vision globale de la connaissance et de la science s'impose dans l'interaction du politique et du savant. L'arrière-plan scientifique et social où s'enracinait la révolution industrielle reste encore aujourd'hui l'un des grands mérites du rôle essentiel du savant depuis le siècle des Lumières. L'immixtion des technocrates sur la scène politique d'aujourd'hui traduit le désir des politiques de trouver

une solution durable au malaise généralisé que vit l'humanité. Ce déplore S. Diakité (1985, p.21) est que chez :

« Les technocrates, les nouveaux dieux des temps modernes, la crise actuelle est perçue non pas comme crise de civilisation en général, mais comme crise de l'économie. Les solutions proposées ne visent donc pas à une réforme des structures de la société, mais plutôt à réunir des moyens techniques encore plus perfectionnés pour relancer l'économie ».

Ainsi, la nouvelle forme de gouvernance postmoderne est marquée par l'omniprésence de la technoscience. Elle se décline en une digitalisation de toutes les sphères de la vie sociale, politique, culturelle, administrative et éducative. Dans ce contexte, S. Diakité (1985, p.22-23) avoue que :

« Cette idéologie dominante de nos jours, bénéficie non seulement du quasi-monopole des moyens matériels de la production intellectuelle (enseignement, presse, télévision), mais elle définit le cadre de référence et le terme du débat idéologique ; elle se prévaut d'une relation privilégiée avec le mode de vérité qui règne dans toutes les sociétés industrialisées : la connaissance scientifique ».

La plupart des inventeurs (scientifiques, universitaires ou non, travaillaient, en tant que techniciens, en liaison avec des complexes techno-industriels de production.

Selon ces technocrates, que critique, S. Diakité (1985, p.21), « toutes les tensions sociales vécues dans les sociétés hautement technicisées qui se manifestent par une prolifération d'idéologies en perpétuelle conflit, sont secondaires et trouveront leurs solutions dans le progrès technique qui est prometteur ». La société organisée aura donc pour objectif d'engendrer le bonheur général. Cette apologie du scientisme marque l'avènement d'une nouvelle forme de rationalité dans la connaissance et dans la technologie. Mais les perspectives de

transformation de la société mondiale doivent constituer, pour les savants, des programmes d'espérance pour les générations à venir. La science devient, dans ce cas, le produit d'une exigence vitale à tirer parti du monde. L'avenir enfin, pense J. Mistral (2019, p.19) :

« N'est plus porteur que de promesses évanescentes, lorsque la contrepartie des efforts acceptés aujourd'hui, est renvoyée à un futur indéterminé rendu encore plus vague par un climat d'incertitude aux effets paralysants ; le [...] défi consiste à construire un horizon d'attentes collectif qui donne sens à la trajectoire sur laquelle se trouvent la société et les individus qui la composent ».

Au-delà de l'apport scientifique en termes de plus-value sociale, le défi majeur pour l'humanité, consiste à établir une relation intelligible et légitime entre la formation des revenus et la contribution au bien commun. Sans cela, la rhétorique de l'innovation scientifique exacerbera toujours les inégalités entre les peuples.

## **2. Innovation scientifique et révolution sociétale**

La complémentarité innovation technologique et développement traduit un rapport causal fondamental. L'espoir qui se manifeste dans cette stratégie de transformation sociétale, est celui de garder son identité et d'accéder à une modernité considérée comme source de bien-être.

### ***2.1. Production scientifique et production de formes de vie nouvelles***

La dépendance de l'homme moderne, qu'évoque S. Diakité (1985, p.37), à l'égard de la technologie, fait d'elle, « l'absolu référentiel ; ce faisant, la liberté, le Beau, le Bien n'ont de signification que par rapport à [elle] ». Le système techno-industriel rend compte de la dynamique de production sociale. Il

joue le rôle moteur et, reconnaissent J. Bourlès et J.-H. Lorenzi (1995, p.357), est la cause de la manière dont « le travail se réorganise dans le nouveau [monde] en lien évidemment avec le nouveau type de croissance économique dont ce système est porteur ». La relation entre science et société développe de nouveaux rapports sociaux plus complexe. La spécificité actuelle de la relation technologie-emploi est manifeste dans l'émergence de nouveaux lieux d'accumulation du capital. En analysant cette fonction technoscientifique, S. Diakité (1985, p.406) observe que « les lieux d'accumulation de l'avenir vont donc de l'amont vers l'aval, des biens de production, porteurs de débouchés ». Les nouveaux modèles de croissance veulent prendre en compte la variable recherche/développement dans le processus de croissance économique.

Une nouvelle organisation sociale voit le jour avec l'innovation technologique. Ces nouvelles conditions sociales allaient engendrer de nouveaux rapports sociaux. Ainsi, des mutations de la société rurale, évidentes sont dues, chez S. Diakité (1985, p.39), à « l'urbanisation caractéristique de la révolution industrielle ». Ces changements dans les conditions fondamentales de la vie économique sont tributaires du « rythme des grandes inventions, [...] qu'il s'agisse d'inventions sur de nouveaux produits, de nouveaux processus de production ou de perfectionnements d'inventions antérieures ». Les mécanismes scientifiques propres à l'émergence des sociétés en termes d'innovation et de diffusion des nouvelles techniques, sont aussi la conséquence des déséquilibres sociopolitiques. La surproduction, la question de la rareté, la fluctuation monétaire, etc., sont synchronisés dans un cycle de crises permanentes. La crise sociale relève en partie du chômage technologique qui, résulte des capacités de production déterminées par le système techno-industriel dans lequel, l'emploi dépend de la demande.



## ***2.2. Convergence ou divergence entre réalité scientifique et réalité sociale***

La réalité scientifique est évolutive par essence. Le nouvel agent de production que désigne S. Diakité (1985, p.76), c'est « l'intelligence organisée, la technostructure ». L'efficace scientifique innerve davantage la vie des hommes. L'entreprise moderne a un besoin vital, c'est de promouvoir des capacités créatrices, des talents spécialisés, des connaissances de pointe, d'expertises dans la gestion pour se conformer aux défis de la planification et de la technoscience. Dans les pays développés et les puissances émergentes, S. Diakité (1985, p.77) se rend compte que « c'est désormais à la technostructure à laquelle le pouvoir est de préférence attaché ». Les besoins des hommes appellent à une réponse systématique par la production des objets-réponses, d'où la mise au point des produits ultrasophistiqués, garantissant aux concepteurs et aux producteurs, une supériorité de puissance décisive.

L'amélioration des sens est manifeste, en suivant F. Jacob (1970, p.23), quand « un instrument vient soudain accroître le pouvoir de résolution des sens, il ne représente jamais que l'application pratique d'une conception abstraite ». On s'aperçoit que ce qui peut être transformé le plus profondément dans le secret de la nature, concernant l'étude des êtres vivants, c'est l'accès à l'analyse d'objets nouveaux qu'offre la science. Cet accès qu'analyse F. Jacob (1970, p.22), doit s'interpréter « pas toujours comme conséquence de l'apparition d'une technique nouvelle qui vient accroître l'équipement sensoriel. Plutôt comme résultat d'un changement dans la manière de regarder l'organisme, de l'interroger, de formuler des questions à quoi l'observation doit répondre ». La vérité scientifique est le terme de ce processus scientifiquement expérimental dont le résultat est une plus-value sociale et économique. On peut donc établir une analogie entre la vérité scientifique et la découverte ou

l'innovation scientifique. Par cette vérité, il s'agit d'un vrai changement d'éclairage qui fait disparaître un obstacle quelconque et qui, fait émerger de l'ombre quelques aspects des choses soit invisible soit inexploitable.

La fonction sociale de l'efficace scientifique se décline sous forme de modernisation sociale de l'homme. L'émergence de toute société humaine, s'enracine désormais dans son rapport privilégié à la technologie et sa capacité à se conformer aux enjeux globaux de développement durable. Le processus d'humanisation ne peut s'opérer dans un monde capitalisé transformé en marchandise. Le constat alarmant de Rabelais d'une science mortifère dénuée d'éthique est plus que d'actualité. Illuminée par leur « science », la société savante est inféodée aux lois du marché. L'avenir du citoyen ne se joue pas selon la volonté de puissance de la science, car elle doit apprendre à s'appuyer sur les valeurs et les principes écosociaux qui pérennisent la qualité de la vie terrestre. C'est pourquoi, un cadrage des innovations et l'orientation de toute cette profusion de découvertes scientifiques, créatrices et matrices de tout développement, s'avère nécessaire.

### **3. La portée épistémique, normativiste et sociale de l'innovation scientifique**

La dynamique de nos connaissances scientifiques qu'exprime l'innovation technologique, présuppose des progrès scientifiques. Mais l'évaluation de ce progrès tient compte des catégories (épistémologie, norme et social) susceptibles d'établir l'harmonie entre l'homme et sa société.

#### ***3.1. La portée épistémique de l'innovation***

L'universalité de la science se traduit dans l'émergence des possibilités supranationales en termes de développement de nos capacités cognitives et éducationnelles. La tradition scientifique

connaît une expansion fulgurante aux seins de la jeunesse africaine. Celle-ci semble comprendre les enjeux d'une maîtrise des nouvelles technologies. Le culte de l'universalité scientifique qui, selon S. Diakité (1985, p.34), caractérise la culture occidentale :

« Ne peut être bien appréhendé que si l'on reconstruit cette philosophie conquérante qui se fonde sur plusieurs notions : celle d'un aménagement ontologique du monde (celui-ci étant essentiellement constitué d'objets qui obéissent à des lois physiques), celle de notre destin (à réaliser ici-bas par nos exploits matériels= et enfin celle de notre nature (conçue comme signification originelle, comme donatrice de sens) ».

L'influence des sciences de la vie et les sciences de l'homme sur la société moderne nous permet d'établir un ensemble cohérent des phénomènes qui nous environnent, en vue de leur conférer un sens universel. Les progrès des sciences de la nature, critique H. Veron (1989, p.8), ont fait « justice d'idées erronées qui remontaient à la plus haute antiquité » La démystification technoscientifique de la nature est un témoignage de la volonté de puissance de l'homme. La réduction de la nature à l'entendement humain est une véritable entreprise de destruction d'essence. La question d'un réel progrès général et authentique suscite encore un débat entre les progressistes épistémiques et les relativistes épistémiques. Selon C. Ulises Moulines (2011, p. 39), « pour les premiers, il est évident qu'il y a eu un progrès général et authentique des connaissances scientifiques, et il est absurde de le vouloir questionner ; par contre, pour les relativistes, cette idée générale de progrès scientifique en tant que réalité objective est une grande illusion ». Bien qu'on ne puisse occulter la marche historique de la science exacte ou sociale, il serait plus adéquat de l'inscrire dans un processus global de développement de l'humanité entière.

L'institutionnalisation de la science donne une certification rationnelle de l'intelligibilité de la société humaine.

Au terme de cette signification de l'emprise scientifique sur la destinée humaine, S. Diakité (1985, p.36) dénonce le fait que « la nature se trouve pénétrée de l'intelligence humaine. Elle est alors dépouillée de toute intelligibilité inhérente ». L'efficacité scientifique explique le pragmatisme de l'intelligence où l'action est alors identique à la pensée. La responsabilité scientifique que recommande E. Bréhier (1964, p.902), voudrait que « l'action implique, outre le sentiment et la volonté, la raison. [...] puisque l'invention scientifique est une action ». La connaissance scientifique représente un moyen particulier de l'intelligibilité du devenir humain universel et elle repose sur les lois de la physique. Dans cette perspective, une régulation systémique doit préfigurer l'utilité et l'usage des produits scientifiques.

### ***3.2. La portée normativiste de l'innovation scientifique***

Cette normativité technique établit, selon G.-Gaston Granger (2020, p.24), « des règles de des moyens de production ou d'acquisition en vue de maximiser une certaine grandeur » Et ces grandeurs obéissent à des valeurs socialisantes permettant de parler d'une normativité axiologique. En s'appuyant sur la définition de G.-Gaston Granger (2020, p.24) « la normativité axiologique concerne une hiérarchisation des productions et consommations selon des valeurs, une répartition des biens ». L'humanité ne parviendra pas à dégager un consensus consensus au sein de la communauté scientifique. Et le risque est que l'idéal de connaissance dont fait preuve l'homme, obscurcira davantage l'objet de la science et sa définition.

La réglementation des sciences, pour G.-Gaston Granger (2020, p.19) s'impose face aux démarches de connaissance, dont « l'histoire des sciences nous montre peut-être les excès mais à l'évidence la féconde nécessité ». Le problème de la normativité

renvoie assurément à l'opposition qu'introduit Kuhn entre science « normale » et une science révolutionnaire, en lutte contre les formes réglées d'investigation, de vérification voire d'applicabilité des résultats à un moment donné. Aujourd'hui, des savants sont hors de tout contrôle au nom de la liberté de plus innover. On s'aperçoit chez Kuhn que la réglementation ou normalisation qu'il attribue aux états « normaux » des sciences, loin d'exprimer un consensus de la communauté scientifique, exprime plutôt l'atteinte de points d'arrêt provisoire de la dynamique des concepts. Or, dit G.-Gaston Granger (2020, p.20), « une fois née l'idée moderne de science, les successions de détermination normative des projets de recherche n'ont plus le caractère des paradigmes de Kuhn » fondés sur le relativisme épistémologique. C'est-à-dire qu'il prive la science d'une rationalité scientifique universelle. Mais sortons de cette critique épistémologique pour comprendre la contribution de la science dans la marche historique de l'humanité. Sur ce, l'émergence de tout projet de connaissance doit obéir à un besoin existentiel. En effet, la science vise le réel et, elle soumet ses résultats à un contrôle dont les procédures et les exigences doivent être exactement définis. Ce protocole scientifique qui préside à l'usage des retombés de l'activité scientifique, ne garantit pas pourtant, l'orientation que les bailleurs de fonds de la recherche donnent selon leurs intérêts propres. La concurrence hégémonique pour le contrôle de l'humanité, fait rage entre les grandes puissances dans tous les domaines du savoir, particulièrement dans la maîtrise de l'expertise de l'intelligence artificielle.

Aujourd'hui, l'emploi est une résultante de la réorganisation du travail et des normes de production, de commercialisation et de consommation liée à l'apparition d'un nouveau système technoscientifique. La norme, affirme H. Kelsen (1996, p.1), désigne « un commandement, un ordre, une prescription. [...] habilitier, permettre, abroger sont aussi des fonctions de la

norme ». La norme statue un devoir-être. Ce devoir-être implique le savoir-être et le savoir-faire qui déterminent toute norme. C'est la prise en compte de ces trois catégories qui permet une évaluation pertinente de la science dans sa volonté de puissance et de domination telle que prescrite par Descartes. Le conflit autour du progrès technique et scientifique tourne effectivement autour de l'emploi, des centres d'intérêts de la recherche, de son impact social. Les notions de qualité de vie, de travail et de formation nous permettent d'interroger les normes de l'environnement social, familial et celles admises pour la formation. La conception de la science en générale telle que conçue par J. Bourlès et J.-H. Lorenzi (1995, p.363), « si plausible en raisonnement, si brillante en promesses, est actuellement démentie par l'expérience ». L'ordre technoscientifique devrait garantir cet équilibre psychosocial de l'homme dans son rapport avec la nature, ses semblables et sa société. La rationalisation traduit l'élévation de la conscience de perfection et de rentabilité productif qui, ne saurait se faire au détriment d'une liberté vécue et d'un épanouissement de nos potentialités humaines. C'est pourquoi le social est corrélatif d'un investissement intelligible et raisonnable de l'entendement humain.

Les tensions, grèves, chômage, modifications de salaires, prix des produits sont prégnantes et se répercutent sur une catégorie sociale majoritairement pauvre. Malgré certains réajustements qui s'opère à court, moyen et long terme sur l'ensemble des variables d'organisation du travail et des normes de consommation, le progrès scientifique demeure perturbateur.

La dynamique du changement qu'impulse la science, chez J. Bourlès et J.-H. Lorenzi (1995, p.363), « engendre, à l'occasion d'innovations, divers effets : investissements nouveaux, nouvelle organisation du travail, déplacement du travail, satisfaction de besoins nouveaux ». Quand nous considérons la trilogie science-société-homme à travers le prisme de systèmes

scientifiques d'innovations globaux, des paradigmes technologiques, on comprend la nécessité qu'une bonne adéquation soit réalisée entre le système socio-économique et les structures institutionnelles. Toute la crise sociale provient de cette inadéquation systémique entre l'ordre scientifique et l'ordre institutionnel.

### ***3.2.1. La portée sociale de l'innovation scientifique***

Pour optimiser le processus de modernisation de la société, J. Bourlès et J.-H. Lorenzi (1995, p.367), recommande « d'analyser ses faiblesses et de mieux prévoir les conséquences des innovations sur les gains de productivité ». La tendance technophile voit les principes déterminants de l'approche systémique où de V. Kouzmine (1980, p.320) voit « les paramètres globaux de la représentation scientifique du monde, dans les besoins nouveaux de la théorie de la connaissance ». Les nécessités du savoir et de l'action scientifique spéciaux et appliqués donnent une nouvelle configuration à la société humaine. On a besoin d'un changement qui, pour favoriser la justice et l'utilité sociale, le respect et la reconnaissance de l'autre, doit s'adosser à des savoirs, élaborer des savoir-faire, se concevoir en référence à des principes éthiques : un changement à penser et à mettre en œuvre

Le processus de socialisation permet de rendre plus opérationnel et fonctionnel la connaissance scientifique. Tout le progrès de la civilisation humaine, aux yeux de V. Kouzmine (1980, p.144), s'articule autour de « la production sociale étant le mode de l'existence humaine ». La combinaison des forces de production ouvriers et machine dans une organisation rationnelle incarne en dernier ressort les nouvelles possibilités d'une évolution progressive. Le niveau général de développement industriel et économique qu'analyse V. Kouzmine (1980, p.172), définit :

« Le développement du capital fixe (c'est-à-dire avant tout des moyens de production, du système des

machines) indique jusqu'à quel degré le savoir social général, la connaissance, est devenue force productive immédiate, et, par suite, jusqu'à quel point les conditions du processus vital de la société sont elles-mêmes passées sous le contrôle de l'intellect général, et sont réorganisées conformément à lui ».

En d'autres termes, la transformation du travail social, du capital fixe, du système techno-industriel en condition dominante de la production sociale, représente de nouvelles forces d'intégration et de production sociales.

La société réorganisée grâce à l'essor technoscientifique aura donc pour objectif d'engendrer le bonheur général. Avec S. Diakité (1994, p.60) assiste-t-on à :

« L'avènement de cette nouvelle forme de rationalité dans la connaissance et dans la technologie, Saint-Simon anticipe l'avenir d'une société réorganisée sur la base des principes qui assurent l'accord des esprits dans la communauté scientifique aussi bien que l'efficacité dans l'ordre de la maîtrise de la nature et de la satisfaction des besoins ».

Ce qu'il faut retenir des dynamiques sociales générées par la technologie, est la spécificité de la puissance informationnelle contenue dans la révolution cybernétique. La grandeur d'un système cybernétique n'est plus l'énergie, mais le concept physique d'information. Elle se distingue par son autorégulation. Le progrès des techniques cybernétiques consiste à accroître les performances informationnelles du système, c'est-à-dire lui permettre de se réguler lui-même de manière plus efficace. Aujourd'hui, connue sous le vocable de start-up, la cybernétique ouvre des opportunités de développement. Les temps modernes sont dominés par un monde d'ordinateurs, où les hommes se communiquent dans des réseaux à travers des plateformes informationnelles. Le flux d'informations et de données est synchronisé par la



montée en rapidité et en puissance. Ce qui autorise le fonctionnement en temps réels de grands ensembles, dissémine les micro-ordinateurs (portables, les puces ou la nanotechnologie...) et par l'irrigation des sociétés modernes, consacre le rapprochement, voire la dépendance de l'homme à l'égard de l'ordinateur dans sa relation homme-machine.

#### **4. La recontextualisation de l'éthique scientifique dans la société contemporaine**

Il serait prétentieux de disjoindre la morale de la science comme si ces deux sphères étaient systématiquement antagoniques. Considérer ces deux, revient à adopter une démarche qui obéit à une logique constitutive de l'homme à la fois corps et esprit. Ce qui demande de prendre en compte ces besoins matériels et ces besoins psychiques.

##### ***4.1. La connaissance scientifique et la civilisation de l'universel***

L'amalgame entre le normal et l'anormal, entre le permis et l'interdit, entre la liberté et le respect ... semble ne plus pouvoir être évité. Le monde plus libre que construit l'innovation technoscientifique, devient incontrôlables par les décideurs du monde. Seule la science nous donne le véritable moyen de parvenir à une compréhension suprême des lois de la nature et du fonctionnement de notre société, de son administration et de sa transformation. Le but fondamental de la science est cet affranchissement permanent du mystère naturel pour une liberté constructive de l'homme.

C'est pourquoi, insistant sur l'usage et le sens donné à la science, E. Cassirer (2005, p.81) conclut que « tous les autres moyens et instruments de connaissance, quel que soit leur nom, relèvent finalement de la façon humaine et subjective de considérer les choses et ils en ont toutes les imperfections ». Cette capacité

perfective et compréhensive des choses est ce que l'entendement a de meilleur. Car l'entendement est enclin à chercher les moyens d'arriver à une telle perfection. La question de l'universel est l'implémentation de cette fonction indubitable de la science précisément marquée du sceau l'objectivité et de la rationalité. La dynamique sociale de la science débouche sur cette définition de E. Cassirer (2005, p.81) qu'elle est « connaissance de l'union de l'esprit avec la nature totale ». Cette union s'interprète par le fait que s'accomplit un développement, un progrès substantiel de la société humaine. Dans sa forme théorique, souligne Ernst Cassirer (2005, p.80), la science s'universalise car « l'idée vraie témoigne directement de sa certitude et de sa nécessité objective, et elle possède du même coup l'indubitable garantie qu'elle n'est pas n'importe quelle construction de l'esprit mais qu'elle exprime une réalité formelle de la nature ». La production intellectuelle et scientifique conduit à l'ouverture de l'homme au monde et l'intègre dans un processus de socialisation et de partage du savoir. On assiste, dans ce système technique, affirme P. Hountondji (1994, p.7), à « la production des modèles théoriques eux-mêmes, l'élaboration des schémas conceptuels qui permettent ensuite d'appréhender le particulier et [la société] comme tel ». L'engagement de la science est la condition nécessaire de toute objectivation, à savoir l'organisation et l'intégration de l'homme à son milieu de vie. Le rapport fusionnel de l'homme et de la nature traduit cette intuition existentielle caractéristique de toute science. Le culte de l'universalité scientifique doit s'inscrire dans une dynamique d'espérance civilisationnelle. C'est pourquoi, le processus de socialisation, n'est rien d'autre que la phénoménalisation juridique et éthique de la liberté dans laquelle, l'homme tente de s'arracher à la nature pour intégrer l'universalité cosmique ». Dans ce cas, la révolution scientifique

devrait s'interpréter comme une partie contributive à l'atteinte de cet objectif existentiel et vital.

Ici, la civilisation technoscientifique du monde est matérialisée par cette domestication tous azimuts de la nature. La diffusion et l'expansion cosmopolitique des sciences exactes s'évaluent dans un champ de l'économie globale. Le progrès technique et scientifique est un exemple instructif chez J. Bourlès et J.-H. Lorenzi (1995, p. 22), car il introduit dans « la fonction de production un facteur d'accroissement de l'efficacité du travail déterminé par la part de la population travaillant dans la recherche ». L'effet global sur la vie des peuples est évocateur d'une logique universelle du modèle représentatif d'un système technoscientifique dominant.

#### ***4.2. Nécessité de l'hygiène bio-psycho-social face à l'objectivité scientifique***

Cette idée relève des catégories constitutives d'une vie. Elle se déploie dans la recherche de solutions et de démarches scientifiques anthropocentrique, c'est-à-dire qui concilient la logique du vivant et la logique scientifique. Les contradictions systémiques emploi/chômage, production/conjoncture, paix/guerre, naturel/artificiel, etc., sont des problèmes généraux liés aux mutations technologiques. L'hygiène de l'homme à observer est l'intelligence politique et scientifique porteuse d'une sauvegarde de l'espèce humaine. Ajuster la fonction sociale de la science renvoie à un plaidoyer pour une technologie libératrice et non liberticide.

Nous devons, à présent, suivant la perspective de transformation sociétale de S. Diakité (1985, p.16), nous efforcer « de dégager les conditions d'un développement conciliant à la fois l'efficacité technicienne et les exigences humaines » en termes de dignité et de moralité. Le développement doit être centré sur l'homme, sur sa capacité et sa créativité. Le positivisme

scientifique de la défense sociale exige un ajustement de l'appui mutuel que se donne la raison et la liberté.

La technoscience, reconnaît X. Dijon (1998, p.434), « ne sait définitivement rien de l'intimité métaphysique, il lui reste tout de même possible de modeler le comportement extérieur du sujet agissant sur les conditionnements qui le déterminent ». Ce qui veut dire que le positivisme scientifique préfère les mesures qui l'emporte par leur efficacité. La santé du corps social ne se réduit pas à la satisfaction matérielle du corps. En sa version douce de psychologie utilitaire, le bonheur mobilise des comportements, poursuit X. Dijon (1998, p.435), tendant à garder « la tension continuelle de l'espèce humaine vers son amélioration ». C'est pourquoi, l'évaluation de la fonction sociale de la science, ne doit pas occulter les pathologies des nouvelles formes de vie générées par la technologie. Le transfert des capacités cognitives de l'homme à la machine, provoque nécessairement un remplacement significatif du travail social. Ces nouvelles perspectives remplacent l'intégration sociale de la majorité mondiale jeune. Ce qui empêchent davantage la société mondiale, à préserver son avenir contre les menaces du présent, causées par une instrumentalisation déviante des produits de la science.

L'omniprésence de la science depuis la révolution scientifique des Lumières, exige face à la dégénérescence des valeurs humaines, que l'on pense à la survie de l'Homme. Car prévient X. Dijon (1998, p.436), « l'ordre social ne peut souffrir en son sein la présence d'éléments dangereux qui compromettent sa perpétuité ». La préservation de cette hygiène bio-psycho-sociale représente l'essence de la défense social face à la puissance envahissante de la technoscience. Le libéralisme, critique X. Dijon (1998, p.437), a « construit une société dont il a mis un siècle à s'apercevoir qu'elle produisait la misère matérielle et morale dans les couches les plus basses de la population ». Il est temps pour la communauté scientifique

contemporaine, d'opérer le partage nécessaire entre les biens sociaux qui méritent toujours une protection et les dispositions contingentes qui structurent la société mondiale, selon un certain ordre, en l'occurrence profondément inégalitaire.

## Conclusion

Il convient de confronter le fondement éthique de la vie avec l'activité scientifique au lieu de les disjoindre. Certes la science dans son ingéniosité offre un espace et temps comme des possibilités qui déterminent notre vie. Mais la relation de l'homme à la science exige une appropriation responsable de transfert de technologie et d'usage. Ce qui atténuerait le conflit permanent entre idéalités scientifiques et réalités sociales au sein des peuples d'Afrique, et, renforcerait l'idée du progrès au service de l'homme. Déconstruire les termes de progrès, de modernité et de développement, consiste à contrer la dégénérescence de notre humanité face aux intentions purement économiques des innovations scientifiques. La réalité sociale doit désormais être structurée par des catégories de connaissances qui sont aussi des catégories d'action pratique et de développement de tout l'homme. L'interaction positive entre science et société, exige aujourd'hui de retrouver une sorte de valorisation de notre humanité par une normalisation des dignités scientifiques, établissant l'osmose entre les sciences humaines et sociales aux sciences de la nature.

## Références bibliographiques

Bourlès J., Lorenzi J.-H. (1995). *Le choc du progrès technique*. Paris : Economica, 602p.

Bréhier E. (1964). *Histoire de la philosophie TIII*, Paris : PUF, 1059p.

Carlos U. M. (2011). La notion de progrès scientifique et ses problèmes épistémologiques. *Philosophoire*, n° 35, p. 39.

Cassirer E. (2005). *Le problème de la connaissance dans la philosophie et la science des temps modernes*, traduit de l'allemand par René Ferreux. Paris : Cerf, 614p.

Comte A. (1982). *Cours de philosophie positive*. Paris : Hatier, 158p.

Diakité S. (1985). *Violence technologique et développement*. Paris : L'Harmattan, 153p.

Diakité S. (1994). *Technocratie et question africaine de développement, rationalité technique et stratégies collectives*. Paris : Édition Strateca diffusion, 267p.

Dijon X. (1998). *Droit naturel tome 1 les questions du droit*. Paris : PUF, 618p.

Fougeyrollas P. (1979). *Sciences sociales et marxisme*. Paris : Payot, 271p.

François J. (1970). *La logique du vivant*. Paris : Gallimard, 354p.

Hountondji P. (1994). *Les savoirs endogènes piste pour une recherche*. Paris ; KARTHALA, 345p.

Kelsen H. (1996). *Théorie générale des normes*, traduit de l'allemand par Olivier Beaud et Fabrice Malkani. Paris : PUF, 604p.

Kouzmine V. (1980). *Du système dans la théorie de Marx*, traduit du russe par Antonio Garcia, Moscou : Éditions du progrès, 389p.

Mistral J. (2019). *La science de la richesse. Essai sur la construction de la pensée économique*. Paris : Gallimard, 477p.

Ramogino N., Houle G. (dir). (2020). *Sociologie et normativité scientifique* Toulouse, PUM, 265p.

Veron H. (2002). *Introduction biologique aux sciences de l'homme*, Paris, Hachette, 1989.

Fayard, 327p.